

L'INVITATION

AU VOYAGE



léo ferré
en
poésie

Quoi qu'il en dise, avec le temps, il ne change guère. Crinière blanche dans un rai de projecteur, superbe, il aborde son dixième septennat d'homme. Depuis l'Olympia, il ne s'était pratiquement pas produit sur une scène parisienne. Le voici de nouveau, pour trois petites semaines, dans un récital de deux heures et demie consacré aux poètes.

Pour faire de la poésie en France, comme on dit, « il faut en vouloir ». C'est par la musique que Léo Ferré y est venu : « Je me suis dit : je ne veux pas être un musicien du dimanche. Même en crevant de faim... On peut toujours manger un bout de baguette de pain ; ça m'est arrivé. Je ne m'en suis jamais plaint... pourtant, ça a duré longtemps. On travaillait pour rien. A Saint-Germain-des-Prés, en 1948, rien ne m'était payé... peut-être un petit verre. Je me suis débrouillé. Je me demandais toujours si je pourrais m'acheter le paquet de

cigarettes le lendemain. Je pensais à ça, au paquet de Celtic. Et j'ai toujours pu. Le jour où j'ai acheté une cartouche, je ne me suis plus posé de questions. J'étais riche. La richesse, c'est pas le compte en banque de M. Machin. C'est avoir ce que tu veux. C'est fantastique, ça ! »

Sans doute cela étonnera-t-il certains, mais Léo Ferré met un poème en musique d'une manière très simple : il s'assied au piano et improvise : « Autrement, je ne sais pas le faire. J'avais commencé avec Baudelaire... J'avais douze ans, j'étais allé au cinéma voir un film, « Partir », avec un baryton de l'opéra-comique (il s'appelait Panzera, un bon chanteur !) qui interprétait « l'invitation au voyage », de Baudelaire, mis en musique par Duparc. A douze piges, je trouvais ça admirable. Ça m'avait travaillé, au point d'acheter la musique. Et puis voilà, en 1955 (pour le centenaire),

j'ai pris « les Fleurs du mal » et je me suis mis au piano. J'ai ouvert le livre à « l'invitation au voyage », pour voir un peu... J'ai chanté la musique que je chante toujours aujourd'hui, et j'ai remarqué tout de suite que Duparc avait supprimé :

« Des meubles luisants
Polis par les ans
Décoreraient notre
chambre »

... moi, je l'ai gardé, et je me suis dit en riant : « Je sauve les meubles ! » Et j'ai mis tous les autres en musique... A une ou deux exceptions près, Aragon, Verlaine, ça a été pareil : dès que je suis au piano, il faut que je chante immédiatement sans lire tout le poème...

Beaucoup de gens ne connaissent pas Baudelaire, Verlaine... Ils écoutent la musique : « Oh, c'est beau, ça ! » Ils remettent le disque et ils découvrent les paroles. C'est une chance extraordinaire, cette époque de la communication !... »

Derrière les images convenues, Léo l'anar, Léo le poète, une autre se dessine constamment dans la chaleur des anecdotes : celle d'un type tout simple qui aime les gens. De digression en digression, l'œil malicieux, il raconte et on oublie l'heure. Moment privilégié auquel on repensera en retrouvant l'artiste sur scène, où, s'accompagnant au piano et à la bande-orchestre, il chantera Rimbaud (*les Assis, le Bateau ivre...*), Verlaine (*l'Art poétique, Chanson d'automne...*), Baudelaire (*la Vie antérieure, la Mort des amants...*), Apollinaire (*Marie*), Aragon (*l'Affiche rouge*), Elsa, Villon (*Frères humains*), Jean-Roger Caussimon (*Comme à Ostende, le Temps du tango...*), et quelques textes de son cru... En première partie, il accueillera l'auteur-compositeur-interprète, Alain Aurenche (à 20 h 30, du 28 octobre au 16 novembre au TLP-Dejazet, Paris 3^e. Tél. : 42-74-20-50).

Daniel PANTCHENKO